

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nouvelles et traduction

Michel Lord and Hélène Rioux

Number 167, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. & Rioux, H. (2017). Review of [Nouvelles et traduction]. *Lettres québécoises*, (167), 33–35.

La difficulté d'être seule

Michel Lord

La solitude féminine est un motif inépuisable dans la tradition littéraire nouvellistique autant que romanesque. En s'inspirant d'expériences ordinaires souvent tues, *Nous sommes bien seules* renouvelle le genre avec talent.

Que l'on pense à l'obsession de Balzac pour la femme abandonnée, à la désolation de la Bovary de Flaubert, à Boule de Suif de Maupassant, Gervaise chez Zola ou Thérèse Desqueyroux de Mauriac, sans parler, un peu plus près de nous, du destin tragique de la Grande Claudine et d'autres femmes ostracisées, isolées, esseulées du *Torrent* d'Anne Hébert.

À sa manière, Julie Bosman fait entrer les personnages de son premier recueil de nouvelles dans cette grande thématique, avec cette différence que l'auteure avait un angle précis : elle cherchait des témoignages sur la solitude « ordinaire », c'est-à-dire un regard apaisé sur cet état, une expérience de longue date de la vie en solo. « Celle que je voyais de ma mère et de ses amies, pas celle tragique qui fait la une des journaux. Ces femmes-là, on n'en parle jamais », dira-t-elle en entrevue à *La Presse* (2 avril 2017).

Ce recueil représente un moment important pour la nouvelle québécoise.

Journaliste, Bosman s'est inspirée d'entrevues qu'elle a menées auprès de femmes de tous âges et qu'elle a transmuées en véritables nouvelles d'un réalisme troublant, tant elles touchent aux cordes sensibles de la misère au féminin.

Les quinze brèves nouvelles donnent la parole à des femmes jamais nommées autrement que par leur lien familial de grand-mère, mère, fille, ou petite-fille. Le tout commence fort doucement avec « Je suis aimable », mais cette douceur est trompeuse. La narratrice est seule depuis dix ans au milieu de sa vie, à quarante-quatre ans. Elle réfléchit à son célibat et à l'incompréhension qu'il suscite chez les gens qui l'entourent. Pourtant, elle se dit qu'elle est aimable, façon subtile, j'imagine, de se dire qu'elle aurait pu être aimée.

Le poids du réel

Certaines de ces femmes cherchent à se montrer à la hauteur, sans grand succès, tant la solitude leur pèse. Dans « Longtemps, je n'ai pas su », la narratrice raconte qu'elle voulait bien faire, mais qu'elle « fai[sait] tache sur le portrait policé de la famille parfaite ». Elle évoque sa mort qui, bien que symbolique, renvoie à son enfermement, à sa folie, tout relative, car elle a conscience de « la force des lignées [qui la relie] à toutes les femmes de l'humanité ». Un peu dans le même ton, dans « Dis-moi qui je suis », une femme ne parvient pas à combler le vide laissé par la mort de son amoureux, malgré tous ses efforts. C'est à un arbre qu'une femme s'adresse dans « *Me siento heroicamente libre* », à un beau pommier, dont elle fait son confident et ami après que son mari l'ai laissée pour une autre – en écho à la poésie de Gilles Hénault citée

en épigraphe : « Sois un arbre [...] et trouve ta vérité dans la terre où tu crois. » Dans « Mignonne, une chance », la femme trouve cette fois consolation auprès de sa petite chienne.

C'est la découverte de son homosexualité à neuf ans qui paralyse celle qui, dans « J'ai trouvé le courage », ne se trouve pas normale et croupit dans sa solitude. Jusqu'au jour où, à trente ans, elle pense pouvoir « aimer cette chose qui cloche [...] son] inquiétante étrangeté ». Pour elle, un des rares cas de figure presque heureux du recueil, la solitude sera bientôt rompue. « Votre mère a un corps » apparaît comme une autre nouvelle où le bonheur est possible. Une femme de soixante-neuf ans révèle à ses enfants qu'elle a été comblée, même après son divorce, avec deux amants grâce à qui elle a « mené une vie remplie, riche, heureuse ». Ailleurs, ce n'est que bien après qu'une grand-mère peut expliquer à sa petite-fille, pourquoi elle n'est plus avec son mari et comment ils se sont retrouvés dix-sept ans après leur divorce (« Je nous aime »). Un beau récit de consolation.

Pour la grand-mère de « Personne n'a eu de regard pour moi », la vie a été moins généreuse. Elle accompagne sa petite-fille pour les retrouvailles avec son père et se sent tout émue quand elle le voit caresser la joue de sa fille, chose qu'elle-même n'a jamais connue. « Dans la brise fraîche de l'avant-nuit » illustre un peu le contraire : dans une banlieue de Montréal-Nord, une femme d'origine haïtienne se rappelle sa belle relation amoureuse avec son mari chilien mort subitement, tout en se consolant, bien que difficilement, car elle survit « [s]ans lui, dans le souvenir [d'eux], et avec [leurs] enfants nés de [leur] amour » : « C'est une joie douloureuse que je ressens, mais une joie, certes, oui. »

Misère morale et résilience, avec des moments de désespérance et d'espoir, ce recueil sur la solitude féminine, écrit dans une langue belle et limpide, sans larmoiement, représente un moment important pour la nouvelle québécoise de par sa manière à mon sens inédite de transmuter la manière journalistique de l'entrevue en nouvelle en bonne et due forme. Et en tout ce qu'il y a de plus littéraire. ♦



Meurtres par compassion

Hélène Rioux

Eugénie Vale Horemarsch est une femme absolument charmante, toujours prête à rendre service. À Kotemee, la petite ville où elle habite, tout le monde l'aime bien.

Eugénie vient de passer trois mois à s'occuper de sa mère agonisante et elle est épuisée, désorientée de ne plus avoir à combler à tout moment les besoins désespérés de sa mère, de ne pas entendre ses gémissements modulés emplissant les couloirs et les escaliers, de ne pas sentir les odeurs de Pablum et de carottes bouillies – les seuls aliments qu'elle mangeait à la fin –, et qui alourdissaient l'air comme des relents sucrés de décomposition.

Le style est vivant, le rythme, soutenu, admirablement rendu par la traductrice.

L'auteur s'est inspiré de la mort de son propre père pour écrire *L'Eugénie pratique* (un titre malheureusement peu convaincant en français, une traduction trop littérale du *Practical Jean* original).

C'est sans doute ce qui donne au roman cet accent de vérité, qui nous fait croire à l'histoire racontée, malgré ses extravagances, le côté pour le moins excessif de la réaction du personnage.

L'enterrement a donc eu lieu, Eugénie écrit maintenant les cartes de remerciement qu'elle va elle-même livrer dans les boîtes aux lettres. Chemin faisant, elle se rappelle les moments peu agréables de son enfance avec sa mère vétérinaire (le jour terrible où, par exemple, elle a noyé les cinq chiots de Mona, leur berger allemand). Elle se souvient aussi de Cheryl Nunley, sa meilleure amie à l'adolescence, qu'elle a laissé tomber – et n'a jamais revue – en apprenant qu'elle était enceinte. Et la honte la submerge. Une pensée l'assaille, noire et intense comme une éclipse : a-t-elle déjà fait quelque chose pour ses amies ?

Aidante naturelle

Il faut agir. Le temps presse, car ses amies vieillissent et l'issue est inéluctable. Eugénie est prise de vertige à l'idée qu'elles puissent subir ce qu'a vécu sa mère à la fin de sa vie. Elle le sait : les signes de changement, les déficiences qui s'intensifient progressivement se manifestent déjà dans son propre corps. La tournure des événements ne fait aucun doute.

Elle commence par charger son frère de retrouver Cheryl. Puis elle décide de réunir ses amies (Natalie, Adele, Louise, Dorothy) chez elle un soir pour prendre un verre. Elle a peu pitié d'elles pendant qu'elle les observe, qu'elle les écoute parler ; « leurs inquiétudes » planent « comme des ombres » dans le salon. Chacune porte sa croix. Dorothy doit s'occuper de son mari lourdement handicapé. Adele a subi une mastectomie et Natalie souffre d'hypertension. Quant à Louise, elle est « légèrement bizarre ». Lorsqu'elle annonce

qu'elle aimerait entendre quelqu'un lui lire de la poésie au moment de sa mort, Eugénie comprend ce qu'il lui reste à faire.

Je pense que tout le monde devrait avoir droit à un ultime moment de beauté dans sa vie.

Et ce moment, elle l'offrira à ses amies. Mais par qui commencer ? Le sort décidera pour elle. Ce sera Dorothy, qu'elle abat d'un coup de pelle sur la tête après lui avoir permis de vivre cette dernière apothéose : une baignade dans le lac suivie d'une « baise ultime ». Pour Adele, ce sera un massage empoisonné. Les choses se compliquent au moment de régler le sort de Natalie. La fin qu'elle a choisie pour elle est plus violente, le processus « insupportablement ardu », et beaucoup de sang macule les murs de la cuisine.

Mais peu importe, il lui faut persévérer et se porter maintenant au secours de Cheryl. Fran, qu'elle ne considère absolument pas comme une amie, l'aidera pourtant à y parvenir.

Raconté presque toujours du point de vue d'Eugénie, le roman alterne les souvenirs de jeunesse et le présent de la mission qu'elle s'est donnée. Il comprend aussi quelques chapitres, indispensables bien qu'ils ralentissent l'action, dans lesquels on voit Cheryl, alcoolique, déprimée, dans toute sa déchéance.

Le style est vivant, le rythme, soutenu, admirablement rendu par la traductrice. Quand on a l'impression que l'ouvrage a été écrit directement en français, qu'aucune fausse note ne gâche notre plaisir, c'est que la traduction est réussie, et Rachel Martinez a fait ici de l'excellent travail.

Saluons enfin l'originalité du traitement. Car s'il s'agit d'un sujet très grave – la mort dans la dignité, le sens de l'amitié –, Trevor Cole a toutefois choisi de l'aborder avec une légèreté quelque peu grinçante et un humour noir. On se surprend à sourire même s'il n'y a au fond rien de drôle. L'auteur a remporté le prix Stephen Leacock en 2011 pour le meilleur roman humoristique.◆



☆☆☆

Trevor Cole

L'Eugénie pratique

traduit de l'anglais (Canada)

par Rachel Martinez

Montréal, Flammarion Québec

2017, 368 p., 28,95 \$

Et si l'amour n'était qu'un mot

Hélène Rioux

On soupçonne derrière le titre *Si c'est ça l'amour* d'amères déceptions, de grands désenchantements. Faut-il encore croire à l'amour ? Perd-on son temps à le chercher ?

C'est le genre de questions que se posent les protagonistes des onze nouvelles du recueil de Bronwen Wallace, pour la plupart des femmes dans la quarantaine, mères d'adolescents récalcitrants, souvent divorcées, menant une existence terne dans de petites villes de banlieue. L'auteure nous les présente dans des moments critiques de leur vie.

Prenons Katherine, la narratrice dans « Aux tréfonds de mon cœur », divorcée, mère de deux filles de quatorze et neuf ans. Elle vient d'entamer une relation avec Mike et se prépare à aller passer la fin de semaine chez lui. Il téléphone et semble soudain moins enthousiaste, moins sûr de lui. Le temps s'arrête, Katherine vacille.

À présent, je pense qu'on ne parvient jamais à surmonter quoi que ce soit, on trouve seulement une façon de porter le fardeau avec soi...

Ce fardeau, Lydia, l'héroïne de « Chalet suisse », le porte aussi. Chez elle, il prend la forme d'un sentiment d'empathie envers le monde entier. Pour l'instant, elle et ses trois enfants attendent qu'une table se libère dans la pâtisserie où ils vont manger. Elle aperçoit une femme en chandail du même vert que ses yeux. « Vos yeux éclairent tout le restaurant », ne peut-elle s'empêcher de lui dire à l'oreille, à la grande honte de ses ados. Lydia n'a pas eu la vie facile. Abandonnée par son mari avec trois enfants en bas âge, elle les a élevés seule tout en terminant son diplôme d'études secondaires. Elle occupe à présent un poste important au service d'obstétrique d'un hôpital après avoir été infirmière.

Les enfants

L'amour, ou souvent le non-amour des enfants, occupe une place prépondérante dans ces tristes histoires. Et cause les blessures les plus douloureuses.

Je pense à Brenda, l'adolescente dans « Les arcanes de la mode », fascinée par une voisine, Stella, mère décontractée de trois garçons, toujours en train de se maquiller, de fumer des cigarettes et de boire du café, qui écoute comme une amie ses confidences, l'amène au cinéma et lui donne de jolis vêtements. Pas comme sa mère à elle, répugnante quand elle fait ses ablutions dans la baignoire le matin. Lee, la narratrice de « Sur le bout de la langue », éprouve un mépris semblable à l'égard de son père, de son « humour grognon et son vieux chapeau bosselé et grasseyé ». L'idée que leurs parents puissent avoir une « vie conjugale » dégoûte Brenda et Lee. Et que dire de Tracey, dans « La belle vie », qui retrouve à la maison sa mère alcoolique affalée sur le divan du salon, ronflant, la bouche ouverte, comme sa propre mère avant elle. Alors Tracey rêve d'une autre vie.

Tout n'est pas rose pour les mères. Dans la nouvelle éponyme, « Si c'est ça l'amour », Allison souffre d'allergies alimentaires. La voir recracher la nourriture dans son assiette rend sa mère « folle de rage ». Dans « Mal de dos », Barbara sent que quelque chose ne tourne pas rond chez sa fille Kate. Mais celle-ci la repousse quand Barbara tente d'écartier de sa joue une mèche de cheveux.

La violence masculine

La violence se glisse entre les ruptures, les divorces. La jeune Kate de « Mal de dos » est battue par son petit ami. Le père du petit Stephen, de « Ces êtres à qui l'on confierait sa vie », lui écrasait une cigarette allumée sur les fesses quand il mouillait son lit. Dans « Sur le bout de la langue », une femme a été « tripotée » dans son enfance par le dentiste à chacune de ses visites.

Si j'ai apprécié la justesse et la compassion avec lesquelles l'auteure dépeint les petites et grandes misères de ses contemporains, j'ai néanmoins déploré que les personnages, féminins surtout, soient à ce point interchangeable. On a l'impression de se retrouver encore et toujours devant la même quadragénaire frustrée, impuissante, flouée par la vie. Et seule, finalement, malgré les enfants (qui souvent la rejettent). Si un petit éclat de lumière éclaire à l'occasion la grisaille ambiante (l'amitié de quatre femmes qui se réunissent pour faire la fête « chaque troisième mardi du mois » dans « Ces êtres à qui l'on confierait sa vie »), leur vie reste étriquée, leur existence, sans joie.

J'ai également été agacée par le côté trop franchouillard de la traduction. Les personnages qui s'exclament « putain ! » ou « mince alors ! » à tout bout de champ. Ceux qui mangent du « cheese-cake » aux « myrtilles », portent des « moufles » et boivent leur café dans une tasse à l'effigie d'un « clébard ». Est-ce un choix du traducteur ? Ou celui de l'éditeur (pourtant montréalais) ? N'empêche que j'aurais préféré reconnaître l'atmosphère des petites villes ontariennes où l'action se déroule. ♦



☆☆

Bronwen Wallace
Si c'est ça l'amour
 traduit de l'anglais (Canada) par
 René-Daniel Dubois
 Montréal, Les Allusifs
 2017, 264 p., 22,95 \$